

## EXPLICATION DE TEXTE

« Comme d'autres vont un jour cueillir la violette

Sur une étoile moi

Je suis descendu vivant dans l'horreur de l'homme »

Cette catabase qu'effectue « un philosophe » dans le poème *Les prisonniers de l'Al-Kassaba* de Louis Aragon, Schopenhauer nous invite à l'effectuer dans cet extrait du *Monde comme volonté et comme représentation* traitant de la nature de la vie humaine et de la réalité du monde humain. À la manière d'un Dante, Schopenhauer nous somme d'ouvrir les yeux sur notre condition infernale, personnelle et commune. Car c'est bien là l'enjeu de ce texte : soulever le voile d'illusions qui recouvre nos yeux lorsque nous les posons sur nous-même et sur notre monde. Mais que s'agit-il de découvrir ? Quelles lumières et donc quel savoir s'agit-il de chercher ? De quoi s'agit-il de prendre conscience à la lecture de ce texte ? Que d'une part « la vie n'admet point de félicité vraie, qu'elle est foncièrement une souffrance aux aspects divers, un état de malheur radical » et que, d'autre part, le monde humain est un monde vicié, théâtre de nos souffrances dont nous sommes les acteurs. On taxe souvent Schopenhauer de pessimisme, mais ce jugement de valeur se passe souvent de préciser qu'il est avant tout un réaliste, un penseur farouchement opposé à l'idéalisme, un pourfendeur de chimères, d'illusions candides, souvent infondées, ne reposant que sur la croyance que « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes ». Schopenhauer, lui, ne croit pas, il sait, et ce qu'il sait il le tient de ses observations, érigées au rang de connaissances empiriques. Or, le savoir ne s'acquiert-il pas justement par l'observation et par l'expérience ? Si, c'est pourquoi après avoir énoncé la première partie de sa thèse (une thèse étant par définition théorique et abstraite) et sa nécessité ; Schopenhauer lui donne encore davantage de crédit en nous invitant à la concrétiser par des illustrations, affirmant par là non seulement sa nécessité mais aussi sa véracité. Énonçant ensuite les conditions nécessaires à l'acceptation de sa thèse, il l'approfondit par une description, puis la nuance pour mieux la confirmer. Ainsi, si l'on accepte de suivre Schopenhauer dans sa mise au jour et description impitoyable de notre misère existentielle et mondaine, la question que nous pouvons nous poser est la suivante : en quoi une étude précise de la nature de la vie et de la réalité du monde nous révèle-t-elle combien ceux-ci sont misérables, et comment en prendre conscience ?

L'extrait proposé semble constituer une conclusion, le point d'aboutissement logique de toute une série d'études préalablement menées, probablement sur la vie, sur l'homme, sur le monde et ce qui les caractérise par nature, autrement dit leur essence. Ces études métaphysiques, abstraites car générales, ne prennent pour l'instant pas sens dans l'esprit du lecteur. Quels sont, en effet, ces « traits élémentaires » qui caractérisent la vie humaine ? Avant de répondre à cette question, il faut remarquer que notre philosophe semble convaincu de la validité et de la pertinence de ses études. Mais pouvons-nous, nous, en être convaincu ? Pour le moment, les preuves nous manquent mais on peut penser que tout chercheur qui apporte du soin et de l'effort à ses études gagne en crédibilité et mérite notre respect. Alors, ces « traits élémentaires » qui nous caractérisent et qui semblent être la cause de notre souffrance, voire de notre « état de malheur radical », quels sont-ils ? Notre mortalité ? Notre fragilité ? Notre insignifiance à l'échelle de l'espace-temps ? Notre conscience ? Notre mémoire ? Il faut en effet les chercher dans ce que nous partageons en commun, universellement, avec les autres hommes, dans notre nature, donc, car c'est bien « par nature » que « la vie n'admet point de félicité vraie ». On peut penser que le désir est l'un de ces traits élémentaires, essentiels, cause première de notre misère. En effet, si le désir nous caractérise bien en tant qu'homme et si désirer c'est souffrir, alors, logiquement, nous sommes condamnés par nature à souffrir des affres du désir. Mais encore faut-il démontrer que désirer c'est souffrir. Schopenhauer l'a fait, c'est justement l'une de ses études menées. [Ici on rappellera dans le détail sa théorie du vouloir-vivre]. Ainsi, même sans parler du vouloir-vivre, les désirs frustrés, déçus, la conscience de

la vanité de tout effort, de notre mortalité, de l'impuissance de notre volonté, les souvenirs et la conscience de l'irréversibilité du temps, ces « aspects divers » de la souffrance morale liés aux facultés que nous possédons par nature suffisent à crédibiliser la thèse de Schopenhauer. Et si ce n'est pas suffisant, il n'est qu'à se pencher sur les « aspects divers » de la souffrance physique, moins intense mais plus immédiate : la fatigue, la fièvre, les douleurs musculaires. Alors, on nous répondra que non, que la vie n'est pas un état de malheur « radical », absolu, qui ne souffre aucune exception, car il existe des moments de plaisir et de joie qui suffisent à embellir une journée voire une année entière de notre existence. Certes...mais Schopenhauer ne dit pas l'inverse, à aucun moment dans le texte il ne nie l'existence de ces instants. Mais il n'en parle pas, pourquoi ? Parce que seul l'intéresse notre « état », c'est-à-dire ce qui est durable et continu, ne l'intéressent pas les sensations et les sentiments, les émotions qui sont par nature éphémères, non durables et qui ne peuvent donc constituer un état. Toujours par esprit de contradiction, on dira que le bien-être est un état, qu'il peut donc constituer notre existence, durablement. C'est faux, il n'est qu'à voir comme on passe de la satiété à la faim en quelques heures, du dynamisme à la fatigue, de la santé à la maladie. Et le bonheur ? Après tout, c'est aussi un état. Oui, mais un état illusoire, sans réalité, un état qui n'existe guère que dans les « rêves de la jeunesse ». Qui se dit heureux confond plaisir, joie et bonheur. En somme, même si nous connaissons des moments de plaisir et de joie, ceux-ci sont compatibles avec l'affirmation que notre vie est un état de malheur radical car ils sont impuissants à nous libérer de cet état. Et puis, « la vie [n']oscille[-t-elle pas] tel un pendule de droite à gauche de la souffrance à l'ennui » ? Si le plaisir et la joie existent bien, ce n'est qu'à mi-parcours du pendule, dans le creux de sa course, entre deux états qui perdurent, aux pôles : la souffrance et l'ennui. L'ennui étant une forme de souffrance, c'est dit : notre pendule nous y ramène toujours, inflexiblement, inlassablement, aussi inlassablement que nous tentons d'y échapper. On comprend donc mieux l'emploi de l'adjectif « vraie » apposé à « félicité ». Penser que le plaisir et la joie puissent mener au bonheur, c'est se fourvoyer, c'est se bercer d'illusions. Mais les illusions sont nécessaires, n'est-ce pas ? Pas autant que la vérité. A-t-on déjà vu un scientifique préférer l'erreur à la vérité ? Notre malheur est donc bien radical, même s'il n'est pas vraiment absolu, en fait, puisqu'ils incluent des instants de plaisir et de joie, sans cesse répéter, preuve, d'ailleurs, s'ils sont répétés, qu'ils ne parviennent pas à s'inscrire dans la durée. La souffrance, elle, le peut, de par sa capacité à être lancinante, à se rappeler à notre souvenir, comme on dit d'une plaie qu'elle se rouvre, des années après. La mémoire, cette terrible faculté qui nous ôte toujours au confort de l'instant présent a le don de mieux nous rappeler nos souffrances passées plutôt que nos joies, quantitativement et qualitativement. Et même quand notre mémoire nous rappelle nos instants de joie intense, ne s'accompagne-t-elle pas de la nostalgie ? C'est la mémoire qui nous rend inapte à vivre le moment présent, penser que l'on peut cueillir le jour, sans crainte du passé ni de l'avenir, n'est-ce pas l'un de ces « préjugés endurcis » dont il nous faut nous défaire ? Avec un peu d'expérience, on apprend que le plaisir tôt ou tard disparaît, que la joie s'atténue, que l'ennui, la nostalgie, le remords, la crainte restent.

Justement, cette connaissance de la vie et de ce qui la caractérise essentiellement, Schopenhauer nous invite à l'acquérir en passant de la théorie à la pratique, de l'abstrait au concret, de la raison à la sensibilité, du rationalisme à l'empirisme. En excellent pédagogue, Schopenhauer affirme la nécessité de « donner bien plus de vie et de corps à cette idée » selon laquelle la vie est un état de malheur radical. Si on le veut bien, car « nous pourrions » le faire, avec un peu de courage, comme « nous pourrions » ne pas le faire, par lâcheté ou entêtement dans l'optimisme et l'idéalisme. Ce passage du discours à l'image, car il s'agit bien, « en nous adressant à l'expérience » de « nous mettre sous les yeux des images » a pour Schopenhauer le but de donner encore davantage de crédit à sa thèse. Schopenhauer sait bien que les images « parlent » plus que les mots, qu'elles sont plus évocatrices et qu'elles touchent davantage notre sensibilité justement en raison de leur support visuel (quand bien même ce sont des images mentales). La sensibilité vaut tout autant que la raison dans le domaine de la connaissance. D'ailleurs, tout un courant de la philosophie, que l'on nomme l'empirisme, admet qu'il ne peut y avoir de connaissances qu'empiriques, c'est à dire

venues de l'expérience. La raison ne peut rien livrer seule, à partir d'elle-même, ex-nihilo, sans support sensible, seul le corps et la sensibilité le peuvent. Ainsi, c'est parce que j'ai déjà ressenti de la douleur physique que j'en connais la portée et la difficulté, ce n'est pas parce qu'on m'en a parlé ou parce que j'ai lu la définition du mot « douleur » dans le dictionnaire. Alors certes, lorsque l'on est doué de cette admirable faculté qu'est la pitié, on peut peut-être se représenter la douleur d'autrui, mais pas avec la même puissance. On ne peut, en fait, que l'imaginer. Or, imaginer, ce n'est pas connaître. Il faut remarquer que Schopenhauer cherche à renforcer la véracité de sa thèse par des exemples mais qu'il ne nous en livre point lui-même ! En fait, c'est à nous de lui en procurer. Pourquoi est-ce génial sur le plan argumentatif (sachant que Schopenhauer est aussi l'auteur d'un petit traité vicieux : *l'Art d'avoir toujours raison*) ? Parce que l'auteur nous pousse dans nos retranchements, nous accule, nous force à rentrer en nous pour donner plus de crédit à SA thèse. Si la vérité vient de nous, alors on aura tendance, par narcissisme, à lui donner davantage de valeur. Ainsi, à l'aide de notre mémoire et de notre sens de l'observation, nous allons vraiment nous mettre sous les yeux des images de notre souffrance passée ou présente, à la manière d'une hypotypose, pour filer, comme Schopenhauer, la métaphore de la peinture. Nous demander à chacun de descendre dans l'enfer de notre cas particulier (mais aussi de celui d'autrui), c'est en outre un moyen pour Schopenhauer de prouver l'universalité de sa thèse. En effet, s'il ne donnait que des exemples de souffrance personnelle et donc particulière, liée à son vécu propre, on pourrait se dire que cela ne vaut que pour lui, que tout est relatif, que sa souffrance est la sienne, non la nôtre. Ici, on ne peut échapper à ce que nous impose l'auteur : NOTRE vie à nous aussi est pleine de souffrances, à condition qu'on veuille bien être honnête avec soi-même et le constater. Là où Schopenhauer se rappellera la mort soudaine de son père, un suicide peut-être, un autre se remémorera ses amours mortes, un autre encore son rêve révolu de devenir un grand chirurgien. Un tel, moins blessé par l'existence, n'aura que la mort de son chat comme triste souvenir. Qu'importe ! Chacun souffre et a souffert, la souffrance a, rappelons-le, des aspects et des degrés divers. Nul n'échappe donc à la thèse de Schopenhauer, là est son génie, nous faire plier devant sa véracité avec nos propres armes. Et si, quand bien même nous nous efforçons de faire marcher notre mémoire et notre sens de l'observation, nous ne trouvons dans notre vie que de la joie, Schopenhauer a un argument imparable qu'il invoque comme on invoque de l'aide lorsque l'on est à courts d'idées : « les faits et l'histoire ». Si je n'ai pas vraiment souffert au cours de ma nécessairement jeune existence, j'ai au moins été en cours d'Histoire. Un fait, par définition, c'est ce qui est reconnu comme certain, incontestable : Montargis se situe dans le Loiret, c'est un fait. Si l'on se refuse donc à jeter un regard sur soi ou si ce regard ne délivre aucune connaissance de notre misère, il nous faudra bien admettre l'évidence de l'état de malheur radical de la vie humaine à l'échelle historique. Car oui, c'est un fait historique : en trois mois, environ 800 000 Rwandais, en majorité tutsis, ont perdu la vie l'année 1994. Un autre fait, certain et incontestable, cette fois-ci contemporain : en France, chaque jour, 334 divorces sont prononcés. Faut-il alors en conclure qu'il n'y a pas de « félicité vraie » en amour et qu'au contraire, comme le pleure Aragon : « il n'y a pas d'amour heureux » ? Rappelons que notre misère a une cause naturelle pour Schopenhauer car c'est bien « par nature » que nous souffrons, en raison de nos traits élémentaires, comme le vouloir-vivre. Ainsi, n'est-ce pas par nature que nous aimons, puis tombons en désamour, poussé par le vouloir-vivre toujours insatisfait ? C'est un fait. Et puisqu'il s'agit de « peindre » notre misère sans nom, prenons cette métaphore au mot et jetons un regard sur la représentation de notre souffrance en peinture. Puisqu'il s'agit d'avoir sous les yeux des images assez frontales et évocatrices pour nous réveiller de notre torpeur, amnésie ou autre subterfuge pour ne pas se rendre compte de notre souffrance, mettons nous sous les yeux le *Champ de blé aux corbeaux* de Van Gogh, puissante expression d'une intériorité en proie au désarroi et à la certitude que la vie ne vaut plus la peine d'être vécue. « Misère sans nom », misère ineffable, misère pour laquelle il n'y a pas de mot car la subsumer sous un mot ce serait l'atténuer, lui faire perdre sa capacité terrible mais sublime de dépasser notre entendement. Tel fut le dilemme de ceux qui durent penser et dire la Shoah, l'impensable et donc l'ineffable par excellence, car « ce qui se pense bien s'énonce clairement ». On peut se mettre sous les yeux les charniers emplis de silhouettes qui eurent un jour forme humaine, les visages émaciés, les corps dénudés, calcinés représentés dans le film

« Nuit et brouillard » d'Alain Resnais, reste qu'on ne comprend pas, on ne comprend pas ce qui s'est passé, comment et pourquoi cela a pu se passer. « Catastrophe », telle est la signification du mot hébreu « Shoah », mot qui ne rend bien sûr pas justice à ces millions de morts, mais en est-il de meilleur ? Alors, « ce dont on ne peut parler faut[-il] le taire » ? Oui, le taire mais se le représenter toujours, le rappeler à son souvenir, ne jamais fermer les yeux et brouiller les traits. Alors, un tel nous dira qu'en 1994, il n'était pas né, que ses parents sont toujours ensemble et s'aiment toujours, que les génocides, malheureusement, cela arrive, que c'est ainsi que va le monde, que cela s'est passé il y a trop longtemps, trop loin, que la peinture, l'évocation de nos souffrances frontales le laissent froid, que cela ne va pas lui gâcher son déjeuner : soit, Schopenhauer n'aura peut-être pas raison de lui. Peut-être n'est-il pas encore sorti des rêves de la jeunesse, peut-être manque-t-il d'ouverture au monde, ou alors peut-être est-il l'une de ces personnes qui concourent à faire du monde humain un monde de sottise et de perfidie, rongé par l'égoïsme et le quant à soi. Pour tous les autres, tous ceux qui ne sont pas trop égoïstes, trop centrés sur eux-même, insensibles à la souffrance d'autrui, incapables de pitié, il y a toutefois un certain nombre de conditions à remplir afin d'effectuer définitivement cette prise de conscience de notre misère que Schopenhauer nous invite à effectuer.

En fait, dans cette troisième partie du texte, il ne s'agit plus seulement de la prise de conscience de notre propre misère, celle de vivre, mais aussi de celle du monde. L'invocation de l'Histoire a d'ailleurs permis d'effectuer cette transition. Ainsi, les conditions que s'apprête à énoncer Schopenhauer doivent nous amener à adhérer à sa description acerbe et sans pitié du monde humain. On a donc, à ce point du texte, changé de thème. Ce qu'il faut donc bien comprendre, pour révéler la structure interne du texte, sa logique, c'est que le recours à l'expérience, aux faits et à l'histoire dans la première partie du texte devait nous mener à une prise de conscience de la misère de notre vie ; ce même recours doit, désormais, nous mener à une prise de conscience de la misère de notre monde. Ainsi, dans un premier temps, il suffirait « d'être sorti des rêves de la jeunesse » pour enfin ouvrir les yeux sur la réalité de notre monde. L'effort ne semble pas trop rude, vivre et engranger de l'expérience est d'ailleurs chose naturelle. Ce qui est rude, en revanche, ce sont les lumières aveuglantes qui nous attendent au sortir de l'enfance et de l'adolescence, ces mêmes lumières que nous sommes censés rechercher, la connaissance, la lucidité. Il est difficile de regarder le soleil en face, il en est de même pour la vérité lorsqu'elle éclate enfin. Le temps de la désillusion est l'un des plus douloureux mais c'est ce qui attend tout être humain grandissant : la réalité en face, le réalisme. Le propre de la jeune personne c'est en effet d'être idéaliste. Un rêve de jeunesse, au sens où l'entend Schopenhauer, c'est une chimère, une illusion, c'est-à-dire une fausse conception de la réalité. Un rêve courant de la jeunesse consiste par exemple à croire que « tout le monde est bon et gentil », entretenu par la grande machine Disney... La jeune personne aura ainsi difficilement la conviction que le monde humain est le royaume de la sottise et de la perfidie, parce qu'il faut y vivre et y avoir été éprouvé pour comprendre cela. Le vieillard, jetant un œil sur son passé, aura une vision globale de son existence en ce monde, de la rudesse de celui-ci, de son hostilité, il sera donc plus réaliste qu'une jeune personne qui a, elle, les yeux tournés vers l'avenir, pleins d'espoir mais aussi pleins d'incertitudes. Le vieillard, lui, peut prétendre se connaître lui-même si, encore une fois, la connaissance s'acquiert par l'expérience et l'objectivité. Mais s'il faut « tenir compte de l'expérience, de la sienne et de celles des autres » pour avoir la conviction que notre monde n'offre pas grand chose de bon, la jeune personne ne peut donc pas entretenir une telle conception du monde puisqu'elle manque justement d'expériences. Ceci dit, Schopenhauer précise bien qu'il faut « tenir compte de l'expérience » pour arriver à une telle conviction. Il sous-entend par là que nombreux sont probablement les adultes qui continuent de se voiler la face lorsqu'ils la tournent vers la réalité du monde. C'est donc une autre condition : accepter la connaissance que l'expérience nous offre clairement, sans fard, même si cela n'est pas beau à voir. Il est vrai que le réaliste est plus difficilement heureux que l'idéaliste, mais il s'évite au moins ainsi bien des surprises et des désillusions. Toujours pour mieux se convaincre que le monde est sans pitié, il faut tenir compte de l'expérience d'autrui. Cela nécessite à nouveau de ne pas être trop centré sur soi, d'être doué de pitié

mais aussi d'un sens de l'écoute et de la compréhension. Si, encore une fois, mon expérience du monde ne me le livre pas comme un enfer sur terre, alors il me reste la confession d'un ami déçu par la sottise de ses collègues et supérieurs hiérarchiques, celle, par procuration médiatique, d'un migrant désillusionné à son arrivée en « terre promise », celle d'un chômeur de 50 ans qui ne retrouvera jamais de travail, parce que trop vieux, celle d'un collégien molesté, moqué parce qu'il est trop gros...Et si je suis incapable, encore une fois, de regarder au-delà de moi, de penser en-dehors de moi, et si, lorsque je consacre mon attention à ma condition je n'y vois point un sombre monde, fait de stupidité et de méchanceté, alors il me reste la connaissance de l' « histoire du temps passé et du présent ». Mais nous en avons déjà parlé. Mieux, si je suis un peu curieux et ouvert, il me reste Albert Cohen, pour qui « Chaque homme est seul et tous se fichent de tous et nos douleurs sont une île déserte », en ouverture du *Livre de ma mère*, l'autobiographie qui a elle seule crédibilise la thèse de Schopenhauer, et la surpasse en beauté et profondeur. Les « grands poètes » nous enseignent en effet combien cruel est le monde, et l'existence, tel Benjamin Fondane, rescapé des camps, qui nous prie nous, « hommes des antipodes », de se souvenir de lui lorsque nous foulerons « ce bouquet d'orties/qui avait été moi, dans un autre siècle./en une histoire qui vous sera périmée./souvenez-vous seulement que j'étais innocent/et que, tout comme vous, mortels de ce jour-là, j'avais eu, moi aussi, un visage marqué/par la colère, par la pitié et la joie./un visage d'homme, tout simplement ! ». Visage meurtri, au cri ignoré. Alors, Schopenhauer, par cette référence aux grands poètes, pense probablement à Dante et à son évocation de l'Enfer, à Goethe aussi. Mais l'intérêt d'une explication de texte n'est-elle pas de révéler combien contemporain est le texte qu'elle se propose d'étudier ? Combien le monde ne change pas, n'apprend pas de ses erreurs ? A quoi bon la philosophie, sinon ? Comme toute science, elle perdurera tant que la vérité ne sera pas définitivement acquise et tant qu'on n'en tiendra pas définitivement compte. Abandonnons donc les « préjugés trop endurcis », les leibniziens « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes », les « ça ira mieux demain », ils obstruent notre regard et nous endorment dans la naïveté, par conséquent dans la passivité. En effet, a-t-on déjà vu un homme « heureux » s'engager dans quoique ce soit de viable et de bon au plan collectif ? Non. Or, si la face du monde doit changer, ce ne sera le fruit que d'hommes et de femmes éclairés, lucides de la misère, de l'injustice, de la cruauté du monde, déterminés à agir pour le changer : des Jaurès, des Luther King, et d'autres murmures à la jeunesse encore...pour qu'elle abandonne sa candeur et se révolte. L'action politique ne peut venir que de la lucidité, seule l'homme lucide peut secourir l'homme, les hommes heureux et illusionnés quant au monde n'ont pas d'histoire...à écrire. Mais que s'agirait-il de changer, enfin, dans notre monde ? Est-il si cruel que cela ? A en lire Schopenhauer, oui, car le monde humain serait « le royaume du hasard et de l'erreur, qui y gouvernent tout sans pitié, les grandes choses et les petites ».

----> Un monde absurde, sans nécessité, sans finalité, gouverné par une Volonté tout aussi absurde, aveugle, sans finalité. A toute échelle le même constat, du monde à l'individu lui-même.

----> « le fouet en main » : C'est l'homme qui tient ce fouet et qui participe ainsi de la vanité du monde pour ne pas dire de sa cruauté, de sa tragédie.

----> Une description acerbe de l'homme et de ses agissements :  
sur le plan moral : sottise et malice ; ni bonté, ni noblesse ni sagesse ; mal et perfidie (donner des exemples, historiques et contemporains pour renforcer l'intemporalité/universalité du propos de Schopenhauer) ;

sur le plan théorique : l'inepte et l'absurde (exemples)

sur le plan esthétique : le plat, le sans goût (exemples)

----> L'excellence en matière de morale et de pensée : rare, exceptionnelle, incomprise et méprisée : une allusion amère et attristée à l'oeuvre de Schopenhauer lui-même.

